MISSIONS DE MACKENZIE.

Mission de Saint-Joseph, grand lac des Esclaves,
28 novembre 1864.

TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je sais trop l'affection paternelle que vous portez à vos enfants, le vif intérêt que vous prenez à tous leurs travaux, pour me laisser plus longtemps arrêter par les difficultés nombreuses qui m'ont empêché jusqu'ici de vous écrire. Je viens donc à mon tour, Révérendissime Père, vous parler de mes travaux, de mes courses apostoliques depuis le fort Résolution jusqu'au fort Good-Hope, de mes luttes avec l'hérésie et l'infidélité, des fruits consolants par lesquels le bon Dieu bénit mes efforts. Ce sera vous montrer que j'ai été sensible au reproche adressé, dans votre dernière circulaire, à ceux de vos enfants qui ne vous écrivent point : il m'atteignait des premiers. Pardon de ma négligence passée : c'était timidité et embarras de ma part. Je compterai désormais davantage, bien-aimé Père, sur votre indulgence.

Le 8 juin 1859, je quittai Saint-Boniface en compagnie du P. MOULIN, qui se rendait à la Mission Saint-Jean-Baptiste. Pour moi, j'étais destiné à la mission Saint-Joseph, au sud du grand lac des Esclaves. Ce ne fut qu'après un voyage de deux mois, que je pus arriver à cette chère Mission, le 12 du mois d'août. J'amenais avec moi le F. KERNEY, qui venait d'Athabaskaw.

La Mission Saint-Joseph est située dans une île d'un aspect sévère : des rochers, quelques maigres arbustes, de pauvres cabanes sauvages, tout cela n'a rien de bien gracieux. La mai-

son de nos pères est une méchante cabane en bois, couverte d'écorces d'arbres. Elle est de bien petite dimension, mais, chaque jour, on l'agrandit. Tout près de là est le fort Résolution.

Je venais à Saint-Joseph pour commencer mon noviciat sous la direction du R. P. EYNARD. Le P. GROLLIER, devenu moins nécessaire ici depuis mon arrivée, partit dès le lendemain pour le fort Simpson et bientôt après pour Good-Hope. Huit jours plus tard, le P. EYNARD, mon maître de novices, me quittait lui-même : il allait à cent quarante milles de là, au fort Raë, donner la Mission aux Plats-Côtés-de Chien, et me laissait seul, moi si nouveau venu, chargé du soin des âmes, et de la direction et du gouvernement de toutes les affaires à Saint-Joseph.

Trois mois durant, je passai toutes mes journées à piocher, à défricher autour de notre maison, à surveiller et à aider dans les travaux de construction le F. KERNEY et quelques serviteurs. A la fin d'octobre, le P. EYNARD nous vint, et le vingt et un novembre je dus moi-même chausser les raquettes. Je partais pour la Rivière au Sel, en compagnie de deux sauvages et de deux métis. L'un d'eux était le vieux et célèbre Beaulieu; c'était chez ce vénérable patriarche de la Rivière au Sel que je me rendais. Tout alla bien, le premier jour de notre voyage: il n'en fut pas de même le lendemain. Plusieurs fois, avant même d'arriver au premier campement, je tombai harassé de fatigue ; grand sujet de peine et d'inquiétude pour mes compagnons de route et surtout pour le bon vieillard Beaulieu. Pendant les jours qui suivirent, nouvelles et cruelles souffrances; la nuit je ne pouvais trouver de repos. C'était un dur apprentissage de l'art de voyager à la raquette. Cependant nous arrivâmes : je devais passer à peu près l'hiver au sein de la nombreuse et bonne famille Beaulieu. C'était pour elle un grand sujet de joie : rien ne fut épargné pour me recevoir aussi bien qu'il était possible. Je fus heureux et édifié de la manière dont on m'accueillit, dont tous les enfants et petits-enfants du vieillard écoutèrent mes instructions et secondèrent mes efforts. Le matin, dès que la clochette se faisait entendre, ils s'em-

pressaient tous de venir assister au saint sacrifice de la Messe; le soir, à la prière et aux chants des cantiques. Tout le jour, je m'occupais à étudier le montagnais, catéchiser et instruire

Au commencement de mars, je dus quitter cette famille bénie. Je repris mes raquettes et, avec moins de difficultés que la première fois, je regagnai la Mission Saint-Joseph, et retrouvai mon maître de novices Je ne passai près de lui qu'un mois. Le 10 avril, il me fallait repartir: cette fois, c'était pour le fort Rae, Mission Saint-Michel. Dès le premier jour, j'eus beaucoup à souffrir: nous fûmes surpris par la tourmente sur le grand lac et, nos chiens étant fatigués, il fallut, au soir, y camper en plein air. Le siége de notre traîneau nous servit à faire un petit feu, nous mangeâmes des aliments secs, bûmes le thé tiède, et nous entourant de nos couvertures, nous attendîmes le sommeil. Il ne vint pas pour moi. Je tremblais de froid, je ne pus fermer l'œil. J'étais parti de Saint-Joseph avec un sauvage, et un métis. Le matin du second jour, le sauvage peu content de sa nuit, rebroussa chemin sans mot dire. Mon métis prit, le même jour, grand mal aux yeux : il n'y voyait plus assez pour me conduire. Jugez de mon inquiétude : je ne connaissais pas le chemin et j'étais sans guide. Nous dûmes nous confier à l'instinct de nos chiens, et, Dieu aidant, nous arrivâmes après quatre jours de marche. Je commençai la Mission dès que je fus un peu reposé. — On peut, je crois, porter à onze cents le nombre des sauvages qui habitent la Mission et les forêts voisines jusqu'au grand lac d'Ours. Pendant les jours que je passai là, je vis venir des sauvages qui avaient marché huit, neuf, dix jours pour arriver jusqu'à moi Quelques-uns m'amenaient des malades qu'ils avaient chargés sur leurs traîneaux. Tant de ferveur et de foi, tant de fidélité en ceux qui le pouvaient, à venir assister aux exercices de la Mission, étaient pour moi, vous le pensez bien, une grande consolation. J'eus le bonheur de faire cent neuf baptêmes, dont quatre-vingts d'adultes. Je bénis vingt mariages. Six adultes mouraient pendant la Mission, peu de jours après avoir été baptisés. Deux d'entre

eux, avant d'aller au Ciel, reçurent l'auguste sacrement de l'Eucharistie.

Je n'étais arrivé que depuis quelques jours en cette Mission, quand un sauvage vint m'apprendre la mort d'un jeune homme d'une quinzaine d'années, duquel il m'avait précédemment parlé. « Père, me dit-il, il est mort ce jeune homme dont je t'avais parlé et qui était malade Je l'ai baptisé comme tu m'avais appris à le faire, et maintenant je t'apporte sa chevelure, afin que tu pries pour lui, à présent que je suis baptisé, me disait-il, je meurs bien content : je vais mourir, mais j'irai au Ciel. » Combien j'étais heureux d'entendre ces détails. Ce jeune sauvage n'avait jamais vu le Missionnaire, et celui qui le baptisa n'était encore que catéchumène. — Aujourd'hui, plus de la moitié des adultes et presque tous les enfants sont chrétiens, dans cette Mission.

Je quittai Saint-Michel le 20 juin, après ces travaux consolants qui avaient duré un mois, et, le 25, je rentrais à Saint-Joseph, heureux de revoir le P. EYNARD et le F. KERNEY Ce bon frère se mit alors à l'œuvre pour nous construire une chapelle, et avec l'aide d'un serviteur, il en vint à bout. Cette chapelle a dix pieds carrés et se trouve à l'extrémité d'une salle de vingt pieds carrés. Deux fenêtres l'éclairent : elle a une voûte peinte, mais quelles peintures ! Enfin, c'est une merveille, eu égard aux ressources que nous avions pour cette construction.

Le 28 août 1860, le P. EYNARD partit pour aller donner la Mission du Saint Cœur de Marie a quatre-vingt-dix milles de Saint-Joseph et retourna de là au fort Rae. Je me trouvai alors dans un très-grand embarras. Voici pourquoi. J'avais reçu de Mgr TACHÉ l'ordre d'aller trouver le P. GROLLIER au fort Simpson, et, arrivé là, de descendre jusqu'au fort de Liard. Un ministre anglican, le révérend KERBY, chargé du soin des protestants du fort Simpson, avait l'intention de se rendre à ce fort de Liard : il aurait pu y faire beaucoup de mal aux sauvages de ce poste, qui sont bien disposés ; il s'agissait de prendre les devants et de l'en empêcher. Je n'avais pu voir, à son passage au lac des Esclaves, M. ROSS,

principal agent de ce district, ni obtenir de son commis, M. Black, passage sur les barges de la compagnie. Que devais-je faire ? Je me décidai à partir en canot avec quelques sauvages. Je trouvai trois bons Montagnais qui voulurent bien me conduire. Nous partîmes le 22 août ; j'étais heureux d'aller revoir le P. GROLLIER, de qui j'étais séparé depuis un an, mais ce que je désirais surtout, c'était d'arriver au fort Simpson avant le départ des barges pour le fort de Liard. Comme toujours, nous eûmes beaucoup à souffrir; mais enfin le cinquième jour, de bon matin, avant que mes sauvages ne fussent réveillés, j'aperçus le fort Simpson et les barges de la compagnie. Je presse mes sauvages de se lever, et nous nous remettons bien vite en route ; nous voguons vers le fort. On fut assez surpris de nous y voir arriver ainsi, le lendemain du jour où l'on avait reçu les dernières barges. Le P. GROLLIER, que l'on avait prévenu, dès que notre canot avait été en vue, était accouru sur le rivage. *Deo gratias*, *Deo gratias*, me dit-il, pour me saluer, et aussitôt de se jeter à mon cou, et de m'embrasser. « Les sauvages du fort de Liard sont à nous, ajoute-t-il, et le révérend ministre, apprenant notre arrivée, va être bien attrapé. Oh! quel bonheur pour moi ! » Il suffit de regarder un instant le P. GROLLIER pour se convaincre, qu'en effet, il est bien heureux : ses yeux, son regard qui s'anime, son front qui s'illumine, tout dit sa joie. Il aime tant les sauvages! Le pauvre ministre KERBY est par contre très-déconcerté. Tout de suite je demande et j'obtiens la permission de partir pour le fort de Liard, avec les barges de la Compagnie. Le révérend allègue des affaires à régler, sans doute avec sa douce et tendre petite famille : il ne partira que le surlendemain, en compagnie de M. HARDISTY, bourgeois du fort de Liard, aujourd'hui officier principal de ce district. Pour moi, dès le lendemain je dis adieu au R. P. GROLLIER et montai en barge. Nous nous mîmes à remonter la rivière de Liard. J'eus le bonheur d'administrer sur ses bords le sacrement de Baptême à une vieille sauvagesse mourante. Le 4 septembre au soir, nous arrivâmes au fort de Liard. Comment vous exprimer, très-révérend et bien-

aimé Père, le bonheur des sauvages, l'accueil empressé qu'ils nous firent !

Tout d'abord, on nous salue par une détonation multipliée d'armes à feu. Puis, dès que nous nous apprêtons à débarquer, chacun d'accourir au rivage, de se présenter au missionnaire, de lui toucher la main et de lui dire : *Merci ! Je suis content...* Dès mon arrivée, je choisis un terrain convenable pour la construction d'une résidence destinée aux missionaires. Quatre vieux bûcherons s'occupaient de le défricher ; j'y plantai une grande croix haute de quatre pieds pour marquer que j'en prenais possession, car la résidence ne devait être construite que plus tard. En attendant, je reçus bon accueil chez M. Danlop, commis du fort. La mission commença sans retard. Deux fois par jour, je sonnais la clochette, les sauvages venaient me trouver, je les instruisais de mon mieux. Mais, j'étais obligé de prendre pour interprète une vieille sauvagesse qui traduisait mes paroles en langue théséennée et etcha-ottinée.

J'avais à peine commencé les excercices de la mission, quand le ministre anglican du fort Simpson, le R. Kerby, arriva avec M. Hardisty. Nouvelle détonation d'armes à feu ; mais aucun sauvage ne va au-devant du ministre, aucun ne veut lui toucher la main. Voyant que personne ne va vers lui, il vient lui-même vers nous ; il m'aborde et fait l'aimable, sourit, se frotte les mains et me dit en me saluant : « Vous avez l'avantage, les sauvages sont à vous. — Il y a liberté de conscience, monsieur, » lui répondis-je. Puis, comme le gouverneur du fort n'avait aucune chambre disponible pour lui, il fut invité à partager la mienne, prévenance qu'il parut goûter. Toutefois, il était visiblement affecté de la réception que les sauvages lui avaient faite, et fort peiné de se voir mépriser. Le lendemain (je ne sais s'il voulait acquérir par là plus de considération), il s'en vint, le chapeau sur la tête, au-devant de la tente où j'offrais le Saint Sacrifice. On le prie de se découvrir ; il le fait, et tout en reste là pour le moment. Mais bientôt il met tout en œuvre pour empêcher les sauvages de venir à moi. La dame du fort se déclare pour lui, une vieille métisse

prend ma défense. La querelle grandit, un vieux sauvage survient et s'adressant au révérend : « Un ministre semblable à toi, lui dit-il, est déjà venu nous trouver (il voulait parler de M.Hunter, archidiacre de la Rivière-Rouge), il s'en est allé sans avoir gagné un sauvage; toi aussi tu t'en retourneras comme tu es venu Ni moi ni mes parents n'irons à toi. On a jeté les yeux sur le Père; c'est difficile de changer pour en regarder un autre. Ce qu'on a désiré on l'a. »

Je me promenais dehors, tout près de là, et j'entendis tout. On m'a dit que le pauvre révérend, tout affligé de sa défaite, versa ce jour-là des larmes.

J'étais arrivé le 4 septembre. Je restai jusqu'au 18 à catéchiser les quatre tribus sauvages qui avoisinent le fort. Ce sont les Etcha-ottinés, les Inna-ottinés, les Itrennès, les Nahanès. J'eus le bonheur de baptiser plus de trente petits sauvages. Je confessai presque tous les Etcha-ottinés. Les autres tribus ne purent toutes venir à la Mission. Il fallait partir; cependant M. Rerby, lui aussi, faisait ses préparatifs de départ. Il parlait tout haut de ses projets de s'en aller par les prochaines barges. j'appris qu'il voulait me tromper sur ses véritables intentions. Il perdit bien du temps à en chercher les moyens; enfin, il dut partir avec moi le 19 J'étais heureux de l'avoir empêché de faire beaucoup de mal, et d'avoir fait connaître Notre-Seigneur à plus de deux cents pauvres infidèles Le 24 nous arrivions au fort Simpson, je pris là congé du ministre, et me mis en route pour la Grande-Ile. J'y arrivai le 7 octobre, y offris le saint sacrifice de la messe, et rentrai le 15 à Saint-Joseph. Le F Kearney fut tout heureux de me revoir.

Le P Eynard ne revint du fort Raé qu'au commencement de décembre. Je continuai alors sous sa direction immédiate mon noviciat, qui touchait à son terme. Le 6 janvier 1861, jour de l'Epiphanie, j'eus le bonheur de prononcer mes vœux d'Oblat de Marie-Immaculée dans notre chapelle de la Mission Saint-Joseph. Le P. Eynard les reçut, en présence du F. Kearney. Je pus ensuite, jusqu'au mois de mars, goûter les joies tranquilles de la communauté. J'en étais bien content,

mais ce bonheur passa vite. Ce fut encore le ministre anglican du fort Simpson, M. Kerby, qui vint troubler mon repos. J'appris son intention de retourner prochainement au fort de Liard.

Je savais que déjà il était parvenu à semer des doutes dans l'esprit des sauvages, et à jeter plusieurs d'entre eux dans l'indifférence. Je craignis que cette seconde visite ne leur fît encore plus de mal Je n'hésitai donc point, et, malgré la distance (cent cinquante lieues anglaises), malgré le manque de provisions et le pauvre état de ma santé, je repris mes raquettes. Je partis avec le serviteur de la Mission qui était chargé de conduire le traîneau, et deux serviteurs de la Compagnie, porteurs de la malle au fort Simpson. Le ministre allait être surpris de me revoir. Nous arrivâmes le 17 mars. Je reçus une très-gracieuse hospitalité chez M. Ross. Peu après mon arrivée, j'étais occupé à écrire à Mgr Taché, en présence de M. Ross et de M. Mec-Sellan, quand on frappa à la porte. C'était le révérend ministre. Je me lève pour le recevoir, je le salue de la manière la plus aimable que je puis : il ne répond nullement à mes politesses. Il est tout hors de lui : son visage est en feu, on dirait que ses yeux vont lancer des éclairs. Il s'adresse à M. Ross et se plaint de ma conduite. Il s'agit de deux petits sauvages qu'il avait précédemment baptisés et que j'ai rebaptisés, en arrivant ici, à la demande de leur père. « Ce n'est point là mon affaire, adressez-vous au Père lui-même, » lui dit M. Ross en me montrant. Voyant de quoi il s'agissait, je m'étais remis à écrire. Je laissai M. le ministre s'exclamer, crier et sortir, car, personne ne s'occupant de lui, il crut que c'était ce qu'il avait de mieux à faire. Malgré ces insuccès, je le voyais très-assidu à se rendre près des sauvages qui venaient au fort.

Le 26, je dus partir avec lui pour le fort de Liard. Un métis était chargé de notre traîneau, dans lequel se trouvaient ma malle, mes provisions de voyage et ma chapelle réduite à sa plus simple expression. Un Loucheux et le petit interprète du ministre avaient soin de tout ce qui appartenait à ce monsieur. Ainsi, débarrassé de tout autre soin que de celui de sa propre

personne, il marchait de son mieux à la raquette. Peu habitué à cette façon de voyager, il roula plusieurs fois dans la neige et souffrit tant d'ampoules aux pieds que, depuis lors, malgré son zèle entreprenant, il n'a plus voulu voyager à la raquette. Je souffris, au reste, moi-même beaucoup du froid. Il m'était ordinairement impossible de dormir. Notre voyage dura douze jours. Il se fit en silence. Nous ne nous disions mot, le révérend et moi. Nous arrivâmes de la sorte au fort de Liard, le 7 avril, le dimanche de Quasimodo.

Dès le lendemain, M. Kerby se rend à la loge d'un pauvre sauvage atteint de la lèpre depuis deux ans. Ce sauvage avait été baptisé par un métis, et rebaptisé, sous condition, par le Missionnaire. Le ministre anglican annonce solennellement à ce pauvre lépreux que, par la vertu d'en haut et le secours de ses prières, il sera guéri dans trois semaines : dans trois semaines, il pourra marcher, aller à la chasse. La prophétie achevée, il retourne chez l'employé du fort. J'arrive moi-même près du patient ; je le trouve tout content ; il m'explique la cause de sa joie. « Avant trois semaines, me dit-il, j'irai à la chasse. » Oh ! simplicité du sauvage ! « Je te le souhaite, lui dis-je ; mais, sans être prophète, je puis t'assurer que le ministre,par ses prières, ne te guérira point. Il veut te tromper, te gagner toi et ta famille, il ne veut que vous faire prier tous avec lui. Entends bien cela. » Trois semaines s'écoulèrent ; le lépreux allait plus mal ; il était devenu tout à fait impotent, et son état donnait de vives inquiétudes. Un jour qu'il était tombé en défaillance, on vient me chercher, l'employé du fort, sa dame, une vieille sauvagesse, vrai flambeau de la foi dans ces contrées ; enfin, le ministre lui-même accourut aussi à la loge. Ce dernier se tient d'un côté du mourant, et moi de l'autre. Je donne au malade l'absolution, l'extrême-onction. Le ministre, paisiblement assis près du moribond, me regarde faire. Assez longtemps, je crus le pauvre sauvage déjà mort, mais il revint à lui. Je lui continuai mes visites les jours suivants; le ministre revint aussi, faisant de nouvelles prophéties jusqu'à ce que notre lépreux, voyant qu'il était joué par lui, le priât de rester tranquille en sa

maison. Au reste, le révérend ministre n'est pas heureux en prédictions. La veille de l'Ascension, il se rendit aux loges des sauvages, assurant à chacun que, le lendemain, le bon Dieu descendrait du ciel et toucherait la main à tous. La fête est venue, tous sont dans l'attente, le jour se passe, la nuit vient: l'attente est vaine ; une pareille conduite est peu faite pour nous nuire. Ce n'est pas cependant sans bonne volonté de sa part. Tous les moyens lui sont bons, on le voit; toujours sur pieds pour éloigner de nous les sauvages, contrecarrer nos projets, ridiculariser nos enseignements ; il supporte mépris, injures, moqueries, il supporte tout pour nous faire du mal. Trop souvent, il en vient à bout. Sept Nahanès étant venus au fort, il les baptisa, les communia et leur dit tant de mal des Missionnaires catholiques qu'aucun d'eux n'osa venir me voir.

Ceux des sauvages des montagnes que j'ai vus m'ont tous fait baptiser leurs enfants, et semblaient très-attachés à notre sainte religion ; mais, ils sont peu nombreux, et, comme les Jhennès et les Nahanès, ils restent peu de temps au fort.

Je ne quittai ce poste que le 22 mai : j'y étais resté près de deux mois en sentinelle vigilante ; je désirais tant qu'aucune brebis ne s'échappât, ne s'égarât ! Je partis, toujours en la compagnie du révérend ministre ; nous rentrâmes au fort Simpson le 25. Le ministre partit le 29 pour visiter les forts Norma, Good-Hope, Peel's-River, la maison de Pierre Youcon. Ce dernier fort n'ayant pu être visité par nous, il y a fait beaucoup de baptêmes ; maintenant un ministre y réside. Plus de quatre mille sauvages fréquentent ce fort. Quand pourrons-nous leur porter la vraie lumière et les consolations de la religion ?

Avant de quitter le fort Simpson pour me rendre à la Grande-Ile, j'y donnai quelques jours de Mission. Deux fois le jour, la clochette appelait les sauvages aux exercices ; ils se montraient bien indifférents. Peu d'entre eux venaient prier avec moi, bien qu'ils ne priassent point non plus avec le ministre. Je vis au moins cent cinquante d'entre eux ; je ne fis que quelques baptêmes. Trois fois le P. Grollier avait

visité ce poste; je m'étonnai bien d'y trouver tant de froideur.

Le 20 juin, je partis pour la Grande-Ile; j'y trouvai le P. Eynard occupé à évangéliser ce poste. Je l'aidai pendant huit jours dans ses travaux; ils furent consolants. Puis, nous nous hâtâmes de retourner à Port-Joseph, les Montagnais et les Couteaux-Jaunes nous y attendaient avec impatience; ils voulaient, avant de s'en aller, prier avec nous, se confesser, faire baptiser leurs enfants. Nous étions de retour depuis quinze jours, quand nous eûmes le bonheur de recevoir Mgr Grandin. Il était accompagné du F. Boisramé et d'un métis. Prosternés aux pieds de Sa Grandeur, nous ne comprenions point pourquoi elle paraissait triste, en nous bénissant. C'était la vue de notre pauvreté qui lui faisait peine. Nous étions pauvres, il est vrai, mais nous ne souffrions point. Nous nous rendîmes avec Monseigneur à la chapelle. Une mauvaise tenture de flanelle rouge frappa les yeux du F. Boisramé; il crut que c'était du velours cramoisi. Au dîner, le Frère n'eut rien de plus pressé que de parler du cramoisi, ce qui nous fit beaucoup rire. La soirée du samedi fut toute employée à faire des préparatifs pour l'office pontifical du lendemain. A l'aide de procédés tout à fait simples, nous construisîmes un dais et un fauteuil, que nous recouvrîmes de drap rouge. On nomma pour la cérémonie diacre, sous-diacre, assistants de Sa Grandeur, porte-crosse et porte-mitre. L'office fut des plus solennels. Monseigneur communia et confirma beaucoup de sauvages : Montagnais et Couteaux-Jaunes étaient émerveillés. Une distraction du P. Eynard les égaya beaucoup. Il était assistant de Monseigneur et, en cette qualité, chargé de lui poser la mitre sur la tête; le moment venu, il prend la mitre et la pose lentement sur la tête... du porte-mitre stupéfait.

Au commencement d'août, Monseigneur nous quitta. Il emmenait avec lui le F. Kernby destiné à la Mission du fort Good-Hope, et nous laissait le F. Boisramé. Il se rendait au fort Simpson; mais, sur sa route, il s'arrêta là où devait s'élever plus tard notre Mission de la Providence, et, pour prendre possession du terrain qu'elle occuperait, il y planta une croix. Cette Mission de la Providence est due, vous le

savez, au grand zèle du bon P. GROLLIER. C'est à lui que nous devons aussi d'y avoir un évêque, car c'est sur la proposition qu'il m'en fit faire à NN. SS. TACHÉ et GRANDIN, qu'un vicariat apostolique a été érigé en ces contrées. Que ce bon P. GROLLIER était bien l'homme tel qu'il le faut pour faire un grand bien en ce pays! Pardonnez à mon estime et à mon affection pour lui cette petite digression, très-révérend et bien-aimé Père, et revenons à notre Mission Saint-Joseph.

Il me fallut bientôt la quitter encore une fois : je ne devais pas la revoir de longtemps. Le 9 août, le P. SÉGUIN nous étant arrivé d'Athabaskaw, je partis avec lui le lendemain pour le fort Simpson; nous y arrivâmes le 14. Mgr GRANDIN qui s'y trouvait officia pontificalement le dimanche suivant; l'assistance était nombreuse. Monseigneur fit une instruction simple mais bien touchante. Beaucoup de protestants y assistaient et se montraient édifiés. Le 21, je montais en barge avec Sa Grandeur; nous allions au fort de Liard, où nous arrivâmes le 30. Nous ne pûmes donner que quelques jours de Mission à ces pauvres sauvages. Monseigneur parut bien satisfait de leurs dispositions. Je partis bientôt pour le fort Halket, où j'allais évangéliser les Théséennés, la tribu du *mauvais monde*, les Nahanès, etc. Après avoir suivi pendant deux jours la rivière du fort du Liard, nous nous engageâmes dans la rivière du fort Halket, appelée à bon droit « rivière du *Courant fort.* » Elle est très-étroite, très-dangereuse, pleine de rapides. Les serviteurs de la Compagnie y montent les barges à l'aide du câble. Un de nos hommes faillit s'y noyer. Il y a là certain endroit où l'on se trouve enfermé entre quatre rochers énormes, puis un passage qu'on désigne sous le nom de *Porte de l'enfer,* et non loin se trouve le Portage du diable; tout cela est sinistre. Chaque coup de rame produit un bruit qui, s'en allant de rocher en rocher, répercuté par des échos, fait vraiment frissonner. Arrivé au Portage du diable, j'appris avec chagrin que les sauvages n'étaient point au fort Halket. Il fallait rebrousser chemin et remonter cette rivière si dangereuse. Jugez de ma douleur et de mes craintes; mais il n'y avait point à hésiter sur le parti à prendre. Il

fallut que chacun commençât par faire de ses bagages un paquet qu'il pût porter sur ses épaules, puis nous nous mîmes en route par terre. Nous avions d'abord à gravir les pentes roides de la montagne, puis à descendre des précipices affreux. Impossible de vous dire les dangers de cette route; plusieurs fois les cheveux me dressèrent d'épouvante sur la tête. Je faillis tomber plusieurs fois, et toute chute eût été mortelle. Je ne vous parle point des crampes qui me saisirent aux jambes et me firent tant souffrir. Arrivons au bord de la rivière à un endroit où elle paraît moins dangereuse. Nous prendrons le canot, tout ira mieux. Nous y étions à peine installés tous les sept, qu'un faux mouvement de nos hommes nous exposa au plus grand danger de nous noyer. Mais non, nous arriverons sains et saufs, car Dieu nous protége manifestement. Après de grandes fatigues et de nouveaux dangers, nous rentrâmes au fort de Liard, le 22 septembre; que Dieu en soit béni!

M. Hardisty, officier de ce fort, me reçut d'une manière très-bienveillante. Il me fit préparer un logement dans la maison d'un des serviteurs de la Compagnie, et, pendant dix mois m'admit gratuitement à sa table.

Au printemps de l'année suivante (1862), les dangers étant devenus moindres, je me décidai, sur l'ordre que m'en avait donné Mgr Grandin, à repartir pour le fort Halket. Ce ne fut pas sans peine qne je l'atteignis, mais enfin j'y arrivai, le 29 avril. Nous avons là une Mission placée sous le patronage des Saints Anges Gardiens. Je ne pus malheureusement voir qu'un assez petit nombre de sauvages. Je fus très-satisfait des dispositions de la tribu du *mauvais monde,* ce nom m'a paru gratuitement donné. Je le fus moins de celles des Théséennés. Je rentrai au fort de Liard le 23 mai.

Il y avait eu, en mon absence, du tumulte et des scandales. Certain Norwégien, protestant fanatique, avait abattu la croix que j'avais plantée, le printemps précédent, au milieu du terrain destiné à notre future résidence. Si j'avais laissé agir nos catholiques, ce malheureux eût payé cher son crime. Mais je les retins.

Ce n'était malheureusement pas tout. Dès le lendemain, je

commence la Mission : je sonne ma clochette, j'appelle à la prière métis et sauvages. Les métis viennent presque tous, mais trois sauvages seulement se rendent à mon appel, et cependant plus de vingt familles étaient déjà arrivées au fort. Évidemment, l'homme ennemi avait passé par là, pendant mon absence, pour y semer l'ivraie. Un vieux métis, mauvais catholique, qui déjà précédemment avait procuré plus d'un baptême aux ministres Hunter et Kerby, était la cause principale de cette inertie J'essayai de porter remède au mal : je priai surtout, je suppliai Marie d'éclairer les esprits et de fléchir les cœurs. Plusieurs sauvages vinrent, mais quel changement s'était fait en eux, quelle indifférence ! C'était à briser le cœur. J'attribuai tout mon insuccès à mon indignité, je versai des larmes sur l'état de ces pauvres gens. Puis, pour les ramener au vrai et au bien, j'allai les visiter, je tâchai de les faire prier, chanter, d'exciter en eux des remords. Hélas ! ils persévérèrent, en général, dans leurs mauvaises dispositions. Combien je souffrais, bien aimé Père ! plusieurs fois le découragement me saisit. Je dus partir ainsi, le cœur bien serré ; quelques-uns, vers la fin, m'avaient donné quelques consolations : ce fut tout. J'allai voir une vieille sauvagesse mourante, et lui demandai si elle voulait être baptisée. « Tu ferais mieux, me dit-elle, de m'apporter une médecine. » Quelques instants avant le départ de la barge, je la vis de nouveau. « Viens-tu me baptiser ? » me dit-elle. — Non, répondis-je, je viens te toucher la main. — Bien vite, me dit-elle, baptise-moi, je veux être baptisée. » J'eus à peine le temps nécessaire pour le faire, et la barge s'éloignait. Nous arrivâmes au fort Simpson trois jours après, le 15 juin. J'y donnai quelques jours de Mission, et me remis en route pour la Mission Saint-Joseph que j'avais quittée depuis un an. Seul, privé de toute consolation humaine durant toute cette année, quel bonheur ce fut pour moi de retrouver là Mgr Grandin et le P. Eynard ! Ma joie fut de courte durée : j'étais arrivé le 2 juillet, je repartis le 4. On m'envoyait fonder la Mission de la Providence ; je montai en grand canot avec le Fr. Boisramé, deux Montagnais et leurs femmes. Sur le grand lac, un gros

vent nous surprit et la tourmente nous mit en si grand péril, que, le danger passé depuis une demi-heure, Fr. BOISRAMÉ tremblait encore. Il nous fallut cinq jours de marche avant que nous pussions apercevoir la Croix de la Providence. Enfin nous y arrivons, nous allons nous agenouiller devant elle Mais nous voilà assaillis de telle façon par les moustiques et les maringouins, que nous ne pouvons réciter en paix un *Ave Maria*. Tout le temps de notre séjour ici, ils nous ont fait beaucoup souffrir. Nous commençâmes au plus tôt les travaux de construction : j'admirais l'ardeur généreuse et constante que le Fr. BOISRAMÉ montrait pour le travail. Le 12 du mois d'août, Monseigneur arriva avec le P. PETITOT, qui devait rester à la Providence. Pour moi je partis de suite avec Sa Grandeur pour le fort Simpson, où nous arrivâmes le 14. Un nouveau ministre, nommé Macdonald, y résidait. Monseigneur en parut préoccupé, et comme ce Révérend devait aller hiverner au fort Youkon, je reçus ordre de visiter de nouveau le fort de Liard, de revenir après cela au fort Simpson, enfin de partir ensuite pour Good-Hope, afin de remplacer le P. SEGUIN. Au fort de Liard, je pus voir bien vite du changement dans les dispositions des sauvages : le bon Dieu avait daigné se rendre à ma prière, son bras s'étant appesanti sur ceux qui s'étaient montrés les plus sourds à ma voix, lors de ma dernière visite, les autres craignirent sa justice et revinrent à lui. Je retournai au fort Simpson à la mi-septembre. J'avais quinze jours à y passer avant mon départ pour Good-Hope, je les employai pour le mieux. Le ministre Kerby a là sa résidence. Il me sera bien permis de lui faire, à mon tour, un peu la guerre, me dis-je tout bas, — et je la commençai. J'allai toucher la main aux familles sauvages, campées derrière la résidence du ministre, puis j'entrai dans la loge d'un sauvage baptisé jadis avec toute sa famille par le ministre Hunter. « Chante, me dit-il, les cantiques de Mgr GRANDIN. » Je chantai. M. Kerby arrive tout essoufflé, hors de lui. « Ne savez-vous pas, me crie-t-il, que ce sauvage a été baptisé par M. Hunter, qu'il prie avec moi. Vous pourriez aller à la loge voisine. » Je pensai que la question se traiterait mieux quand

le Révérend serait un peu remis de son émotion, et pour hâter ce moment je continuai à chanter, sans m'occuper de lui. Cela ne me réussit pas : le ministre devient plus emporté Il me parle français, anglais, montagnais ; rien ne réussit. Il se jette à genoux et récite de bruyantes prières, puis il se met à chanter de toute la force de ses poumons. C'était une comédie. Son cantique achevé : « Tu pries avec moi, Dénor, dit-il au vieillard. — Tu sais bien, lui dit celui-ci d'un ton grave et solennel, tu sais bien que je ne prie pas avec toi ; tu sais bien que mes enfants ont été rebaptisés par le prêtre. » Quelle consolation pour moi d'entendre ce pauvre sauvage faire une semblable réponse à ce ministre de l'erreur. Toutes les familles, excepté deux, vinrent prier avec moi. Ainsi, malgré les efforts de l'hérésie, le bon Dieu bénissait mes travaux. Le 1er octobre, je me mis en route pour Good-Hope. En ces pays, tous les voyages sont pénibles : celui-ci le fut tout particulièrement. Le 7 octobre, la rivière se mit à charrier des glaçons qui rendaient la navigation impossible ; nous dûmes charger sur notre dos bagages et provisions, et marcher à pied. Le 12 enfin, j'eus le bonheur d'embrasser le P. GROLLIER et le Fr. KERNEY, avec lesquels je venais passer l'hiver. Je m'occupai avec eux de travaux de construction ; je fus aussi chargé de l'économat.

A la fin de février, je fus envoyé au fort Norman pour y prêcher une Mission : jamais je n'ai tant souffert du mal de jambes qu'en ce voyage. C'étaient des douleurs incroyables chaque fois que je les relevais pour avancer. Huit jours après mon arrivée au fort, je boitais encore. Je n'y vis pas beaucoup de Plats-Côtés-de-Chien, mais ceux que je vis m'édifièrent beaucoup. Il m'en vint de treize jours de marche. J'eus chez moi un pauvre vieillard tout infirme, auquel je fis faire sa première communion. Vous dirai-je que ce malheureux, maintenant bon catholique, a mangé autrefois une de ses femmes, deux de ses enfants, et quelques autres personnes de sa parenté ! Aucun sauvage ne m'a jamais donné autant de peine pour lui apprendre ses prières. — Le fort Norman est aujourd'hui abandonné. On en a établi un autre au

grand lac d'Ours; il sera plus facile d'y voir les sauvages.

Je retournai à Good-Hope à la fin de mai, puis, au retour du P. SÉGUIN, il fut décidé que je me rendrais au fort Simpson, où je devais trouver Mgr GRANDIN. J'arrivai à ce fort le 14 août, Monseigneur y arriva le 19 avec le P. GROUARD. Ce Père prêcha le dimanche suivant, à l'office pontifical; il parla avec facilité en montagnais Catholiques et protestants étaient accourus; le R. KERBY n'eut presque personne.

Je partis le 26 août avec Monseigneur pour la Mission de la Providence. Le P. GROUARD alla au fort de Liard. Que je fus heureux à mon arrivée à la Providence, après une absence d'un an, de voir les travaux qui y avaient été exécutés! C'était le prix consolant de bien des sueurs. Je ne fis guère que passer dans ce poste: le 7 septembre, je rentrai à Saint-Joseph, que j'avais quitté depuis si longtemps.

Je suis resté là jusqu'à ce jour avec le P. PETITOT; car, dès le lendemain de mon retour, le P. EYNARD partit pour Athabascaw, où il allait partager les travaux du R. P. CLUT. Tout l'hiver, le P. PETITOT s'est occupé à faire l'école aux enfants, à leur enseigner le catéchisme; tour à tour nous étions cuisiniers. Du 15 au 26 décembre, nous eûmes le bonheur de posséder Mgr GRANDIN qui, par ce temps d'hiver, avait eu toute la peine du monde à venir jusqu'à nous et nous était arrivé bien fatigué. Au mois d'avril, le P. PETITOT est allé au fort Raë évangéliser les Plats-Côtés-de-Chien; ils sont bien désireux d'être instruits et de devenir chrétiens Je me suis, après son départ, beaucoup occupé de travaux d'agrandissement; j'ai fait construire une maison de dix-huit pieds de long sur quatorze de large, un hangar de vingt pieds sur quinze et une étable de treize pieds carrés.

Plusieurs familles étant venues camper près du fort, je fis l'école à leurs enfants et les catéchisai. Le 29 juin, le P. PETITOT revint du fort Raë, tout heureux du bien qu'il avait opéré. Deux fois chaque jour, depuis lors, il a donné des instructions aux sauvages. Monseigneur, qui nous arriva le 30, a confirmé tous ceux qui étaient suffisamment préparés, et est reparti le lendemain.

Les sauvages de la Mission de Saint-Joseph sont de bons chrétiens ; ils aiment les pratiques de notre sainte religion, et, en particulier, ils récitent avec bonheur le chapelet. Ceux qui ont fait leur première communion, s'ils passent ici quelque temps, aiment à se confesser et à recevoir la sainte Eucharistie. Ce qui nous manque, c'est une belle église. Il faudrait au sauvage, pour élever son esprit et son cœur à Dieu, que le temple de ce Dieu fût plus digne de son infinie majesté, que la demeure du Roi du ciel et de la terre fût moins misérable, que l'enceinte en fût moins étroite, les murs mieux ornés, la voûte moins basse, qu'il y brillât un rayon de la gloire de Celui qui l'habite! Dans tout le Vicariat de Mackenzie, Notre Seigneur n'a encore aucune église de ce genre.

Le P PETITOT est parti le 16 août pour évangéliser la tribu sauvage des Esquimaux; depuis ce temps je suis seul ici. Les saints aimaient beaucoup la solitude : n'eussent-ils point trouvé la mienne trop profonde et quelque peu pénible? J'attends avec impatience un compagnon qui vienne l'adoucir et la partager.

Pardonnez-moi, mon très-révérend et bien-aimé Père, de vous avoir écrit si longuement; j'avais à réparer le passé, à vous parler de quatre années de Missions dans le nord de l'Amérique. Je n'ai qu'énuméré rapidement et sèchement les faits les plus importants de ces quatre années de ma vie ; vous aurez égard à ma bonne volonté, et, dans votre indulgence paternelle, vous voudrez bien fermer les yeux sur les imperfections qui abondent dans mon travail.

Daignez agréer, très-révérend et bien-aimé Père, l'hommage des sentiments de profond respect et d'affection avec lesquels je suis

Votre fils bien sincèrement dévoué en Notre Seigneur,

H.-Z. GASCON, O. M. I.,
Prêtre missionnaire.

